

RUES D'ATHÈNES

La ville où je suis né faisait preuve d'innovation. De nombreuses maisons, comme celle que nous habitions, étaient de construction récente, celles que nous appelions anciennes n'avaient guère que quelques décennies-; parmi les bâtiments publics, il n'y en avait pas un seul qui atteignait les cent ans. Et pourtant, cette ville, nous la ressentions comme antique. Non seulement parce qu'à l'école on nous enseignait qu'elle tirait son nom de la déesse Athéna, parce qu'à l'époque on voyait l'Acropole de partout avec le Parthénon qui dominait à son sommet, mais aussi parce que les monuments, les entrées et les portiques, les colonnes, debout ou affaissées, étaient alors proches et accessibles. C'était là que nous jouions, que nous nous baladions ou que nous faisons de la gymnastique et des défilés scolaires.

Elles avaient aussi des noms antiques, les rues que j'empruntais chaque jour. Partant de la rue Marnis où se trouvait notre maison (l'un des très rares passages qui devait son nom à un événement relativement récent, la bataille de Marnis¹, mais ce nom, la plupart le croyaient d'origine ancienne lui aussi), je prenais la rue Ménandre, je tournais par la rue Anaxagore, puis de nouveau par la rue Socrate pour arriver à cet édifice majestueux du lycée Varvakeion qui allait être la proie des flammes lors des combats de rue de décembre 1944. Mais ces rues, en dépit de leur nom antique, possédaient une vitalité dont l'absolue modernité n'avait d'égale que l'exceptionnelle intensité.

La rue Ménandre était couverte de dépôts où des camions déchargeaient sans arrêt toutes sortes de caisses dont je n'avais pas la moindre idée du contenu. Sous l'Occupation, les camions devinrent des brouettes, les caisses des sacs de jute, le déchargement et le chargement continuaient, jusqu'à ce que je comprenne que ces sacs renfermaient des vivres

destinés au marché noir, et plus tard du matériel pour la Résistance, des armes ou des imprimés. Dans la rue Anaxagore, parmi les boutiques qui vendaient des plantes et des graines – et au fond, clandestinement, des haricots, de la farine ou de l'huile –, se trouvait un bâtiment avec l'imprimerie, énorme pour l'époque, et la presse d'où sortaient différents journaux et périodiques. C'est là que je me trouvai par la suite, en tant que jeune journaliste, pour écrire à la main, tard la nuit, des articles avec des petites infos.

Quant à la rue Socrate, c'était la célèbre rue avec les innombrables maisons de tolérance (dans un premier temps je ne comprenais pas ce que signifiait précisément le mot "tolérance" et plus tard j'avais des difficultés à l'insérer dans le vocabulaire politique). Le matin, quand nous allions à l'école, les fenêtres des maisons demeuraient closes, les filles dormaient encore, nous expliquaient les aînés, mais tard dans l'après-midi, quand nous rentrions chez nous, les fenêtres étaient grandes ouvertes, les filles nous saluaient et nous invitaient en riant de notre embarras.

Mais la rue qui suscitait de notre part un intérêt toujours plus vif, c'était la rue Sophocle. Au commencement de la rue, il y avait la Bourse, un temple où n'entraient que les initiés, inaccessible aux autres, avec des rituels qui, disait-on, faisaient ou défaisaient des empires et me paraissaient d'autant plus terrifiants qu'ils étaient inconnus. Un peu plus bas, de part et d'autre de la rue, les deux grandes banques, banque Nationale et banque de Commerce, avec leur rôle prépondérant dans l'économie du pays. A quelques mètres de là commençait le marché central qui, rapidement après la guerre, s'était rempli à nouveau de toutes sortes de denrées et d'articles de boucherie. Sur le trottoir de la rue Sophocle, les fromageries à la queue

leu leu diffusaient leurs odeurs qui vous incitaient à pénétrer dans ce labyrinthe ou, au contraire, vous faisaient hâter le pas et gagner du terrain. Tout de suite après, la rue Sophocle frôlait la rue Clisthène avant de couper la rue Socrate.

Si le promeneur voulait se plonger dans la lecture, il pouvait tourner à droite dans la rue Clisthène où se trouvait la bibliothèque municipale. S'il désirait se livrer au plaisir, il avancerait jusqu'à la rue Socrate. Et s'il se contentait de poursuivre sa promenade, il atteindrait, au bout de la rue, une petite place où se trouvait le Conservatoire d'Athènes. Là, surtout quand le soir tombait, il entendrait ces sonorités qui, venant de la classe où s'exerçaient les élèves qui apprenaient le piano ou le violon, s'efforçaient de devenir de la musique.

Dans cette rue, on voyait clairement se succéder les symboles et cela vous incitait à tracer un tableau imaginaire. A la base, l'économie, avec l'odeur de l'argent-; tout de suite après, la nourriture, avec l'odeur du fromage-; puis le pouvoir de la connaissance, avec l'odeur du livre-; ensuite l'offre sexuelle, avec l'odeur de la chair-; enfin la musique qui, fût-elle malhabile, effaçait toutes les odeurs et frayait ses propres chemins vers l'art, vers la poésie. J'avais un jour pensé écrire un grand poème sur cette rue, mais jamais je ne m'y suis risqué-: ça me semblait une chose ou bien d'une banalité extrême, ou bien d'une difficulté redoutable.

Ces dernières années, Athènes ne cesse de changer. Toutes sortes de gens venus des quatre coins de la planète, les plus pauvres surtout, marchent dans les rues où j'ai passé mes jeunes années, on y entend des langages différents. Mais les contacts, timides et insensibles au début, se multiplient, alors que tout ce qui avait lieu là-bas est soumis à des ajustements sans subir de modifications. Pour ce qui

est de la rue Sophocle, ses fonctions, en dépit des changements, demeurent les mêmes. A ceci près que la culture, dans la mesure où l'on en parle davantage de nos jours, y a reçu une plus grande place-: l'une des banques a pris soin de convertir un vieux bâtiment, face au marché central, en centre réservé à la culture contemporaine.

En me promenant par hasard dans les mêmes rues, je croise à la fois les gens de jadis et ceux d'aujourd'hui qui s'y entassent. J'observe, en m'efforçant d'éviter la vaine nostalgie du temps passé. Ce temps, je me contente de l'évoquer et de le récapituler. Mais je m'accroche à la nostalgie du lieu. J'y retourne, et à chaque reprise je trouve qu'il change tout en demeurant identique.

Titos Patrikios*

Traduit du grec par Michel Grodent.

Titos Patrikios est né à Athènes en 1928. Engagé à gauche, déporté de 1940 à 1951, il est surtout connu pour son oeuvre poétique. Très actif dans le monde littéraire, il a été avocat et a occupé des postes universitaires en France, et fut longtemps conseiller scientifique auprès de l'Unesco à Paris. On peut trouver ses poèmes en traduction française dans les revues *Poésie* 85, n°-9, 1985 ; *Les Cahiers de Royaumont*, 1991-; *Recueil*, n°-21, 1992... Il est également traducteur de Lukacs, Néruda, Maïakovski, Stendhal, Saint-John Perse...

1 Il s'agit de la bataille de la Marne dont le nom a été grécisé.